

---

## LE COMITÉ (1) – L'INSOMNIE

---

*Angéla Mollé<sup>1</sup>*

J'ai beau me dépêcher, je vais à nouveau être en retard. Il faut dire que le choix de ce lieu de réunion a de quoi désorienter : le quartier, certes commode d'accès, mais vide et froid où les chantiers se succèdent dans une indifférence industrielle ; des falaises de béton et de verre fumé où le regard glisse en suivant le reflet flou des grues grinçantes ; des rues droites et vides, trop récemment ouvertes pour que les passants perdus en connaissent le nom ; des bureaux tout neufs et fonctionnels, disséminés le long d'un dédale de couloirs, formant comme autant de sas, clos par de lourdes portes coupe-feu. Comment trouver sa voie dans cet espace à peine fini où le vent disperse tout et où une végétation encapsulée perce les parois minérales ?

Mais si je suis en retard, ce n'est pas uniquement à cause des défaillances de mon sens de l'orientation. Je tiens à tout prix à éviter de serrer les mains de certains membres du Comité. Je ne veux surtout pas écouter les conversations déjà entamées dont le contenu et la tonalité m'indiffèrent. Je tiens à ne pas acquiescer hypocritement à des affirmations formulées distraitement. Je tiens, en somme, à ne pas être obligée de faire bonne figure, alors qu'en moi bouillonne la colère. Qui, d'ailleurs, sait exactement ce que je fais, dans quelle sorte de service ou de « laboratoire » je travaille ? Savent-ils simplement s'intéresser à autre chose qu'à leurs querelles d'universitaires ? Eux, si prompts à se prétendre des chercheurs empiristes, proches du « terrain », ne parlent en réalité que de leur propre microcosme.

Arriver en retard, c'est très commode. Pas besoin de faire semblant d'éprouver du plaisir à retrouver l'assemblée disparate et tendue : un vague signe de la tête adressé à la table et aux chaises, quelques sourires à ceux que l'on apprécie vraiment – c'est pour eux que je viens, prenant le risque d'encore m'énerver. À ce propos, le seul fait d'être toujours sous l'emprise de mes émotions prouve mon manque de maturité et mon inaptitude à

---

<sup>1</sup> Angéla Mollé est chercheuse associée au G.R.C.S. [angela24.molle@gmail.com](mailto:angela24.molle@gmail.com)

m'insérer dans ce milieu : j'ai en effet souvent l'impression que ce qui constitue l'identité profonde des travailleurs intellectuels, c'est ce goût prononcé pour la rhétorique et la joute verbale. Il ne faut y voir qu'un jeu, qu'une pitrerie. Ceux qui le prennent trop au sérieux s'éliminent d'eux-mêmes, épuisés, rongés par la violence des rapports sociaux ou leur incapacité à en jouer.

Aussi, n'arriver que quand les attentions commencent à se focaliser mollement sur les premiers sujets de l'ordre du jour, c'est manifester une muette réprobation vis-à-vis de ces « joueurs » au second degré, ceux qui, par leurs prises de parole et leur ton péremptoire, confirment que les débats ne sont jamais que des rodomontades entre gladiateurs de frime, que de (trop) subtils signes distinguent selon le rang.

En arpentant les couloirs qui mènent à la salle de réunion, au premier étage, dans l'aile réservée aux enseignants-chercheurs, après avoir franchi le barrage incongru des vigiles de pacotille, essayant d'éviter de me laisser distraire par les sentiments qui m'assaillent en croisant des femmes voilées – étudiantes et personnels de ménage, apparemment il n'y a pas encore de profs - je m'efforce de me concentrer sur le comportement à adopter. Tout en espérant qu'ils soient déjà tous en place et qu'ils aient pris part, plus ou moins activement, aux discussions, je voudrais savoir mettre à distance mes angoisses et ma répulsion, je voudrais être en mesure de me comporter comme si j'allais participer à une réunion de travail constructive, enthousiasmante, réunissant des collègues bienveillants, avec lesquels je partagerais les mêmes conceptions de la science et de l'engagement.

Si telle avait bien pu être mon intention, il y a plusieurs années, quand, sous l'impulsion de Frank Raymond, les premières réunions du Comité avaient eu lieu, mon point de vue n'est plus le même. Impressionnée par la présence et par le soutien de chercheurs de renom, je pensais bénéficier d'une opportunité unique – il ne fallait pas laisser passer cette « chance » - de participer à des échanges d'une grande portée intellectuelle. J'avais la naïveté d'imaginer qu'ainsi j'allais contribuer - oh certes, très modestement - à une œuvre en devenir. Cette nouvelle revue allait marquer son temps, introduire une rupture, il y aurait un avant et un après. Un jour, fière d'y avoir participé à ses tout débuts - au moment du combat pour une renaissance de la pensée -, je pourrai témoigner de la richesse des idées nouvelles qui s'y exprimaient, je relaterai, non sans nostalgie, l'intense bouillonnement créatif émergeant joyeusement d'attitudes sincères, fraternelles et complices.

Mais je réalise encore une fois à quel point j'ai pu être naïve, refusant de voir la vérité en face : comment, dans un univers aussi hautement concurrentiel que celui de la recherche, alors que de toutes parts les injonctions au conformisme et au pseudo-consensus se font chaque jour plus pressantes, quand le sauve-qui-peut généralisé conduit à multiplier les chapelles et les sectes pour capter les subsides et les médailles, comment imaginer que, de la mise en présence d'agents aux intérêts si contradictoires, naisse mécaniquement une revue authentiquement originale, dans son contenu et dans son fonctionnement ?

En entrant dans la salle vitrée, à cette heure-ci encore froide et calme, cherchant des yeux un siège libre et convenablement situé – ou je puisse passer inaperçue et sortir discrètement quand les conversations m'ennuieront trop -, je suis accueillie par deux officiers de police qui me demandent de décliner mon identité et de leur préciser ce que je fais là. En cherchant dans mon sac à dos mes papiers et la convocation à la réunion du Comité, je réalise que quelque chose cloche. Un silence inhabituel règne dans la salle de réunion, tandis que nous parvenons, étouffés mais distincts, les bruits des chantiers

environnants. Les cris des ouvriers dominant le grondement des engins mécaniques me font soudain prendre conscience que les tables et les chaises de la salle de réunion sont renversées, tandis qu'au centre, accroupies, s'affairent plusieurs silhouettes que je devine être des personnels soignants.

Comme il m'est impossible de m'approcher, je m'informe auprès des policiers qui m'apprennent qu'un corps sans vie a été trouvé dans la salle, il y a environ une heure. Comment l'ont-ils su ? L'un de mes collègues, André, arrivé en avance, les a prévenus. Non, il n'est pas là, il a fallu l'évacuer vers le Centre hospitalier le plus proche. Les officiers de police – le commissaire Lendorf, un homme corpulent aux accents du sud-ouest et son adjoint, le lieutenant Piot, plus jeune et filiforme - m'apprennent qu'André, extrêmement choqué après sa macabre découverte, a eu la présence d'esprit de ne pas toucher le corps et de ne rien changer à ce qui s'apparente à une scène de lutte. Les représentants de l'ordre se sont tout d'abord refusés à me donner l'identité du défunt. Mais, reconnaissant sa célèbre mallette à roulettes dorée, j'ai compris que le corps sur lequel les sauveteurs s'étaient acharnés était celui de Frank. La présence de la police indiquait que le décès n'était sans doute pas « naturel ». Il est vrai que, statistiquement, les universitaires ont une longévité supérieure à la moyenne, or Frank ne doit pas avoir beaucoup plus de cinquante ans. A-t-il été victime de surmenage, d'un infarctus ? Je ne crois pas qu'il fumait. Aurait-il été emporté par le maelström des transformations contemporaines du travail universitaire ? Mais comment est-il mort ? Après s'être montré hésitant, le commissaire Lendorf a été catégorique : « il a été assassiné ».

Assassiné. Quel choc. Qui peut bien en vouloir au professeur Frank Raymond, un être si chaleureux, toujours arrangeant, conciliant, arrondissant les angles, renonçant, le plus souvent, à user de son autorité et de sa réputation pour en imposer et imposer son point de vue. Justement, n'est-ce pas cette volonté pour ainsi dire œcuménique de concilier les contraires qui a pu lui être fatale ?

Je me suis soudain souvenue que tout était de la faute de Frank. Enfin, de la faute..., n'exagérons pas, mais c'est par lui que tout cela est arrivé, c'est lui qui nous a peu à peu sélectionnés, c'est lui qui a dosé les différentes origines et courants idéologiques qui composent le Comité, veillant, sans doute, à préserver un fragile équilibre entre générations, ainsi qu'entre hommes et femmes. Il faut reconnaître que, sans atteindre à la parité, le Comité comprend un bon tiers de chercheuses. C'est, disons, grâce à Frank que l'opportunité de faire du neuf a été offerte à toutes et à tous. Mais le pari n'était-il pas trop risqué ? On pourrait parler de syndrome du trader, voulant miser toujours plus, plus haut. La barre n'était-elle pas trop haut placée : nous ne parvenons qu'à nous déchirer, à cultiver une mésentente de plus en plus pesante, presque mécanique, routinière.

Cela fait plusieurs mois que je me demande combien de temps tiendra ce fragile édifice. C'est simple, avant de prendre la parole, je sais par avance quelles vont être les réactions de chacune et de chacun, qui va aller dans mon sens, qui va s'y opposer, quels « arguments » ou disons quelles formules devenues rhétoriques vont être utilisées et par qui. Tiens, Antoinette, par exemple, bénéficiant sans doute de l'aura que lui confère son poste de professeure à l'université du Sud-Ouest, lorsque l'on examinera un article que je trouve « publiable en l'état », je sais qu'elle emploiera la célèbre formule : « le texte ne m'a pas convaincue, l'auteur manque de preuves empiriques et n'a pas su mobiliser ses matériaux pour soutenir sa démonstration ». En réalité, je sais qu'elle n'a pas apprécié que l'auteur ait cité Bourdieu, Foucault et – crime de lèse-majesté – Louis Pinto. Antoinette

aime les articles intégralement descriptifs, avec unité de lieu, de temps et de sujet. Par exemple, répète-t-elle régulièrement pour illustrer sa conception du texte idéal, « l'article sur les tonneliers de Bourgogne, paru l'an dernier dans la *Revue française*, ça, c'est solide. L'auteur y donne à voir de façon très fine le travail, les soucis, les pressions que subissent les entrepreneurs du secteur ». Mais qu'un auteur ait l'outrecuidance de citer Pinto dans son projet d'article ! Ou, pire encore, Monique Pinçon-Charlot et son mari, alors là, c'est comme si des esprits démoniaques appuyaient à dessein sur le bouton « *destroy* » d'un jeu électronique auquel d'ailleurs Antoinette ne joue pas.

Un bourdonnement caverneux me rappelle à la réalité. C'est l'imposant commissaire Lendorf qui, malgré ses efforts pour chuchoter, fait résonner les parois vitrées de la salle. Il donne son accord aux ambulanciers pour qu'ils emportent le corps de Frank. Une flaque noirâtre au milieu des tables renversées témoigne de la violence exercée contre lui. Tout au moins, c'est ce que j'en déduis. Mais peut-être n'est-ce que le résidu d'une ancienne maladresse ? Seule une analyse biochimique le déterminerait. Tandis que les grutiers, par-delà les baies vitrées, actionnent les moteurs de leurs engins rotatifs avec des grincements stridents et que des dizaines d'ouvriers vont et viennent, s'invectivent, frappent, clouent, percent, je me dis qu'il est temps que je quitte ce lieu décidément hostile.

J'esquisse un mouvement pour faire demi-tour et me diriger vers le couloir, étrangement vide à cette heure avancée de la matinée. Mes jambes ne me portent plus, les murs autour de moi tournoient, je me sens aspirée vers le sol, emportée par un invisible courant. Les dalles grises du couloir grossissent, je n'avais jamais remarqué leurs linéaments et leurs zébrures, elles donnent au fond blanc ce relief fuyant où, plus je m'en approche, se dessinent des lettres, ou non, plutôt des silhouettes stylisées. Mais au lieu de heurter violemment le sol, je reste en suspens, retenue par les épaules, grâce à la présence d'esprit du commissaire. Il ne semble même pas surpris par ma chute et me fait asseoir sur l'une des rares chaises qui n'aient pas été renversées.

Un agent m'apporte en hâte mon sac et je vois dans les yeux du commissaire massif l'expression d'une profonde lassitude, mêlée d'un zeste de compassion. Ou n'est-ce là qu'un effet de mon imagination ? Lendorf me tend un gobelet d'eau glacée, tout en me prévenant : « vous n'êtes pas en mesure de rentrer chez vous. Enfin, je veux dire, pas immédiatement. Buvez, cela vous fera du bien ». En tendant la main pour saisir le gobelet, je sens une vive douleur à l'avant-bras droit, un pincement, j'ai tout de même dû me cogner dans ma demi-chute. « Vous n'êtes pas la première à défaillir sur une scène de crime, j'en ai connu des phénomènes, vous savez », me déclare-t-il, presque souriant, en regardant ses collègues emporter leur matériel. L'un d'entre eux est en grande conversation au téléphone, semble-t-il, avec les services de la présidence, celle de l'université bien sûr. Il tend le portable au commissaire, mais Lendorf lui fait comprendre par signe qu'il s'en occupera plus tard, il a d'autres priorités, lui signifie-t-il en me désignant du doigt. Je comprends, à son attitude déterminée, qu'il envisage de recueillir mon témoignage. À cette seule perspective, je sens peser sur mes épaules le poids d'une immense tristesse, qui aussitôt se transforme en angoisse.

Impossible de me lever. Je ne sais pas trop ce qui me paralyse : la crainte d'être mêlée à une affaire criminelle ou la curiosité de savoir exactement ce qui s'est passé ? J'ai vaguement conscience de participer à un événement, qui étrangement me lie à Frank, à ce lieu, à ce que représentent le Comité et la *Revue*. Je sais, certes, que ce que je vis est réel, mais j'ai simultanément l'impression que cela ne me concerne pas vraiment, ou plutôt que

cela ne me concerne que de loin, avec la distance rassurante, salvatrice, du lecteur de roman policier qui doit attendre la dernière ligne de la dernière page pour connaître enfin l'identité du coupable.

Lendorf roule les « r », ce qui accroît le caractère dissonant de sa présence ici, dans ce vide minéral bâti pour « l'excellence », où l'on s'attend plutôt à n'entendre que des voix neutres, au timbre distingué et à l'élégance feutrée. « Au fait, vous ne m'avez pas dit pour quelle raison vous alliez pénétrer dans cette salle », me demande-t-il en redressant l'une des chaises renversées et en s'asseyant en face de moi. Je sens soudain sur mes genoux un liquide froid qui coule de mon sac à dos. J'ai renversé l'eau du gobelet que l'on m'a tendu. À moins qu'il ne soit percé ? Non, je dois trembler, imperceptiblement. J'ai du mal à parler. Le commissaire me retire délicatement le gobelet et me repose la même question, d'une voix qu'il a sans doute voulue douce, pour ne rien brusquer, mais je perçois sa volonté d'en finir au plus vite. Alors que je songe à toutes les occasions où j'ai pu échanger avec Frank, et qu'il s'en dégage une impression générale de bienveillance, qui m'en rend d'autant plus douloureuse sa disparition, quelque chose en moi – la raison ? - actionne la sono et répond : « écoutez, monsieur le commissaire... Je suis venue... Je suis venue pour... ».

Sans doute excédé par la lenteur de ma réponse, d'un ton que je juge alors sec et cassant, le lieutenant Piot, resté debout, m'interroge à son tour : « Vous connaissiez le professeur Raymond ? Quels étaient vos liens avec lui ? Que veniez-vous faire ici ? Veuillez avoir l'obligeance de répondre, madame. Dans ce genre de situation, nous devons agir au plus vite. Plus nous sommes informés tôt sur les circonstances du drame, les protagonistes, les enjeux, et plus nous sommes en mesure de résoudre l'affaire de façon performante. C'est une question d'efficacité.

- Veuillez excuser mon jeune collègue, intervient Lendorf, il vient juste de suivre la formation au "management accéléré des affaires criminelles". Il a la tête farcie de statistiques et d'indicateurs de productivité. Un épiphénomène ou plutôt un dégât collatéral des politiques de... Comment appelle-t-on cela, déjà, Piot ? »

Avant que le jeune converti ne réponde, je m'entends soudain m'écrier : « *Le new public management* ! C'est la même chose à l'université, dans les entreprises publiques, vous savez, c'est cette course aux indicateurs qui nous use, nous... » J'allais dire « nous tue », mais le commissaire, encore une fois plus prompt que sa massive silhouette le laisserait penser, se lève, fait deux pas en direction du lieutenant Piot, lui chuchote quelque chose à l'oreille et revient s'asseoir en face de moi.

- Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, nous allons vous ramener chez vous, nous n'avons plus rien à faire ici, la salle va être remise en ordre pour que les activités habituelles reprennent cet après-midi.

- Chez moi ? Mais j'habite en province, vous savez, mon train ne part qu'à 16 h 50 ».

Je me souviens soudain que je ne suis plus parisienne, cela m'avait totalement échappé. Sans doute est-ce parce que, quand j'ai commencé à collaborer avec Frank, quand j'ai demandé à participer aux travaux de son laboratoire et qu'il m'a proposé d'intégrer le Comité, j'habitais encore la capitale.

- Et bien, nous allons faire un détour par le commissariat d'arrondissement. Le Lieutenant Piot a rapporté de sa formation une excellente cafetière, je suis certain que vous apprécierez sa maîtrise en la matière. Il nous attend dehors, qu'en dites-vous ? »

Bien que rien ne m'oblige à accepter, toujours poussée par la curiosité et le désir de quitter ce lieu morbide, j'accepte, presque soulagée de n'avoir croisé aucun des membres du Comité.

En sortant, le vacarme mécanique des chantiers alentour redouble. Je parais être la seule à percevoir le bruit des coups frappés sur les pièces de métal. Même dans la voiture, les bruits continuent à me persécuter. Le trajet entre l'université et le commissariat est bref : circulation fluide quand on active le gyrophare. En faisant le tour de la place du Soleil, nous sommes passés devant la brasserie Gauthier où Frank organisait parfois ses réunions. Frank était si différent en petit comité, plus libre d'exposer sa pensée et de poser ses diagnostics tranchés, souvent clairvoyants, toujours riches. Je revois ces instants de grande lucidité, j'allais dire d'illumination, dans le bon sens du terme, alors que tout autour, s'agitaient tant de conversations envahissantes. Pendant que défilent dans ma mémoire ces souvenirs si brutalement ressurgis, le commissaire et le lieutenant parlent d'une autre affaire criminelle où, faute de moyens, leur enquête piétine. Encore des nuits blanches en perspective. Puis soudain, nous sommes arrivés. Le lieutenant gare le véhicule banalisé en face d'un immeuble sombre en rénovation, au rez-de-chaussée duquel s'affairent plusieurs équipes d'ouvriers de tous les continents. De hautes palissades de tôle se dressent formant un mur d'enceinte que seuls franchissent les travailleurs coiffés de casques colorés.

- Oui, nous sommes en travaux, comme vous pouvez le constater. La générosité du ministère nous a doté d'un bus, en guise de bureaux provisoires. C'est là que nous recevons les doléances, que nous délivrons les autorisations, et, surtout, c'est là que se trouve l'excellente cafetière de mon lieutenant. N'est-ce pas Dimitri ? »

Nous pénétrons dans le bus repeint aux couleurs de la police nationale. À l'intérieur, en lieu et place des sièges de la RATP, des boxes de quelques mètres carrés, délimités par des parois de plexiglas, servent de bureaux de fortune à des agents en uniforme, assis côte à côte et pianotant sur des ordinateurs portables.

- Vous voyez, la police est à la pointe de la modernité. Nous travaillons dans un *open space* mobile. Non seulement nous sommes sous la surveillance permanente et directe du public, mais nous pouvons être délocalisés à tout moment. Il suffit de tracter le bus, ironise le commissaire.

- J'ajoute, renchérit le lieutenant, que nous avons fait une demande pour expérimenter l'option incubateur d'enquête. Si notre dossier est accepté, ils nous installeront dans un bus à deux étages, dans lequel les cloisons ont été entièrement retirées et nous pourrions ainsi innover collectivement, expérimenter, de façon ouverte et agile, des méthodes d'interrogatoire accéléré...

- Et ce café, lieutenant, l'interrompt le commissaire massif de sa voix impérieuse.

Pendant que Piot – Dimitri – prépare le café avec le même sérieux avec lequel il doit s'appliquer à mettre en œuvre le *new public management*, le commissaire me fait entrer dans son étroit bureau, le dernier au fond de l'enfilade de boxes, et m'invite à m'asseoir à sa table de formica bien encombrée. La rapide dégradation des conditions de travail qui touche les fonctionnaires de police et de justice, sans provoquer, semble-t-il, de réels mouvements de protestation, me fait penser à la résignation qui caractérise, en première approximation, des pans entiers du monde du travail. « Il faut baisser le coût du travail ! ». Que les patrons et leurs relais politiques le revendiquent, quoi de plus logique ? Mais que ce slogan soit à ce point accepté ou si peu contesté... Autrefois, la moindre de ces mesures

de rationalisation gestionnaire aurait provoqué des vagues de grèves. De nos jours, après des décennies de combats perdus, l'engagement ne fait plus recette, ou alors, si, pour devenir entrepreneur... Qui donc, au sein du Comité, accepterait des articles démontant, avec minutie, les mécanismes par lesquels, les inégalités de richesse et de pouvoir s'accroissent, tandis que, simultanément, les perdants se taisent ou justifient, avec la bénédiction d'experts, la réduction de leur salaire, de leur pension de chômage ou de retraite ? Pas Antoinette.

- Donc, reprenons. Comme vous le savez, rien ne vous oblige, pour le moment, à nous livrer toutes les informations que vous jugerez utiles, les informations en relation avec la mort du professeur Raymond. Vous n'êtes pas considérée comme suspecte, juste témoin, et encore, il n'y a aucune enquête officiellement ouverte. Vous voyez, tout ceci est assez informel ».

La voix puissante du commissaire fait très légèrement vibrer les vitres donnant sur la voie publique. Il est obligé de parler fort, car le tohu-bohu de la circulation occupe en permanence l'habitable. Indifférent, en apparence, à ces sources de perturbation, Lendorf s'efforce de dégager un peu de place au milieu des piles de dossiers et d'un épais courrier.

- Oui, rien ne vous oblige à coopérer, sachez-le bien. Tout au moins, pour le moment, dois-je le préciser ? Mais l'expérience montre qu'en recueillant le plus d'informations à ce stade, disons, préliminaire, l'enquête officielle n'en avancera que plus vite. Vous comprenez ? »

Au moment où j'allais répondre, le lieutenant Piot entre dans le boxe-bureau du commissaire et pose trois gobelets fumants dans l'étroit canyon creusé au milieu des documents administratifs. La pièce est aussitôt envahie par l'apaisante odeur de moka et cela seul suffit à me rassurer. Dimitri Piot semble inquiet, il attend sans doute d'être évalué par son supérieur hiérarchique, sur la qualité du breuvage (a-t-il atteint ses objectifs ?). Je devance le commissaire et manifeste mon approbation, avec d'autant plus d'entrain que j'espère ainsi gagner sa sympathie. Profitant de ce léger avantage, je leur dis que je vais faire de mon mieux pour répondre à leurs questions, à commencer par les raisons de ma venue dans la salle où a été trouvé le corps ensanglanté de Frank.

- Je me rendais à la réunion du Comité, que dirige, que dirigeait Frank, enfin, le professeur Raymond. Je pensais d'ailleurs être arrivée en retard... »

- Parlez-nous de ce Comité que présidait donc le professeur Raymond, m'encourage Dimitri qui, gobelet à la main, paraît plus humain ou, disons, semble appartenir, peut-être de façon éphémère, à cette fraction de l'humanité qui ne se conçoit pas comme un tableau d'indicateurs.

- Il s'agit du comité de rédaction de *La Revue*, un périodique de sciences sociales, de sociologie plus précisément.

- Ah oui, la sociologie, justement, nous avons eu un cours là-dessus, pendant la formation "Management accéléré des affaires criminelles". La sociologie, c'est comme la police, on procède par enquête, n'est-ce pas ? »

- C'est exact et nous aussi, nous avons notre phase exploratoire, nos jugements sans appel, notamment au sein des comités de rédaction ».

Fort de cette approbation, le lieutenant Piot, décidément intarissable en matière de sociologie, souhaitant sans doute partager avec moi son enthousiasme pour tout ce qui peut accélérer la résolution d'affaires, nous explique qu'« en cours, ils ont même fait venir

un sociologue qui nous a parlé de son livre, je crois que ça s'appelle "Que font les forces de l'ordre ?"

- Vous le connaissez, peut-être ? Il nous a fait rire, d'ailleurs. Il a tout de suite vu que nous ne comprenions pas grand-chose à son exposé, alors il nous a livré quelques anecdotes sur des collègues gendarmes qu'il a interviewés pendant son enquête. Je vous en ai parlé, commissaire... ».

Lendorf, qui n'a pas encore goûté à son café, l'interrompt.

- Donc, vous vous rendiez à la réunion du Comité. Alors, dites-nous en quoi consistent ces réunions ? Combien de temps durent-elles ? Combien de so-cio-lo-gues y participent ? Donnez-nous une idée de l'ambiance, des détails... »

- Vous savez, monsieur le commissaire, ce sont des réunions de travail entre collègues, où l'on est supposé décider des textes que nous allons publier dans les prochains numéros de *La Revue*. Nous sommes une petite vingtaine à nous retrouver pendant une journée. On pourrait penser que cette opération de tri-sélection est sans histoire, qu'elle s'effectue assez simplement, qu'il y a des « bons » textes qui tout de suite se dégagent et d'autres qui, visiblement, ne sont pas dignes d'être lus. Mais l'expérience montre qu'il n'est pas toujours facile de s'entendre sur les raisons d'un refus ou d'une acceptation ».

- Il y a des enjeux sous-jacents, implicites, suggère Piot.

Un peu surprise, me demandant s'il s'agit d'une forme d'ironie ou d'un réel souci de bien faire, j'hésite à répondre. Selon moi, s'il y a de telles tensions, au sein du Comité, c'est parce que beaucoup se comportent avec une partie de leurs collègues, comme s'ils se retrouvaient entre copains se comprenant à demi-mot, mais, vis-à-vis des autres membres adoptent la même attitude que vis-à-vis de leurs étudiants, s'adressant à eux avec aplomb et parfois condescendance. Et dire qu'en aspirant à devenir sociologue, j'imaginais faire partie d'une sorte de communauté idéale d'êtres bienveillants et ouverts, curieux, cultivés, et surtout, surtout, soucieux de mettre à distance tous les rapports de domination. Mais l'expérience du Comité m'aura enlevé mes dernières illusions. Les barrières invisibles que certains dressent entre nous me sont devenues insupportables. J'ai dû trop tarder à répondre. Pressé, le commissaire fait résonner sa puissante voix rocailleuse dans l'habitable futuriste.

- Diriez-vous que ces désaccords pourraient, je dis bien *pourraient*, conduire à s'entretuer ? »

S'entretuer ? Combien de fois n'ai-je pas ressenti une sorte d'oppression en ce cénacle savant aux échanges apparemment techniques ? Une oppression sans doute ressentie par d'autres, car j'ai souvent été spectatrice de ces rapports de domination insidieux, qui parfois tiennent à la fluidité du propos plus qu'à sa pertinence, à l'aisance verbale ou à la monopolisation de la parole. Au-delà de la maîtrise d'une rhétorique spécifique au milieu, ce qui assoit cette autorité, c'est aussi l'inégale distribution des marques de reconnaissance accordée par la fraction supérieure de l'assemblée. Mais peut-être que tout cela n'est qu'imaginaire, après tout. Je me risque cependant à expliquer.

- Il faut assister à ce genre de rituel, Messieurs, pour comprendre. Je ne pense pas que le meurtre soit courant dans ce milieu professionnel, tout au moins jusqu'à présent. Par contre, on ne peut nier qu'une violence sourde, enveloppante, s'y exerce, sous différentes formes, d'ailleurs. Il faut vraiment se trouver dans la salle et sentir sur vous le poids des regards, le silence où se mêlent curiosité et impatience à juger. Et quand ce n'est pas le



silence qui accueille votre intervention, ce peut être une sorte de brouhaha, d'indifférence tapageuse, que l'on ne peut s'empêcher de trouver méprisant ».

De nouveau des coups sourds résonnent et je ressens une douleur vive dans mon avant-bras droit. Heureusement que j'ai déjà reposé mon gobelet vide. J'ai dû sursauter, car les officiers de police me regardent avec inquiétude. Plus j'y pense, et plus j'ai l'impression d'avoir déjà vu le lieutenant Piot, son visage m'est familier.

- Piot, et si vous nous resserviez de votre excellent breuvage ?, propose le commissaire, en guise de diversion. »

Pendant que le lieutenant s'exécute, Lendorf, tout en jetant un regard circulaire sur les piétons qui l'observent en longeant le bus, me demande :

- Sans vouloir vous juger le moins du monde, ne pensez-vous pas que vous exagérez ? D'autres que vous, au Comité, ressentent-ils la même impression ?

- Vous avez raison, commissaire, je suis sans doute totalement partiale et mon témoignage est brouillé. Et pourtant, je ne suis pas la seule à ressentir cette violence muette. Je me souviens d'en avoir parlé avec plusieurs collègues, après certaines réunions particulièrement tendues, et tous m'ont affirmé ressentir la même impression d'être disqualifiés...

- Dans ce cas, suggère le commissaire, en enclenchant son dictaphone, pourquoi continuez-vous à participer à ces réunions ? Êtes-vous rémunérée pour ce travail ? Qu'y gagnez-vous, au fond ?

- Mon mari me pose exactement les mêmes questions. En tout cas, je ne reste pas pour l'argent, non, je ne suis pas payée pour ce travail. Est-ce que je reste parce que je m'en veux de ne pas avoir eu, jusqu'à présent, l'aplomb et le culot nécessaire pour faire plier les pédants et les vaniteux ? Est-ce parce que j'espère, à chaque nouvelle occasion, me montrer plus forte, plus convaincante ? Est-ce parce que j'espère que d'autres partiront avant ? Sans doute un peu tout cela à la fois... »

Situé à l'arrière de l'*open space* bus, le bureau du commissaire offre une vue panoramique, au loin, sur la place du Soleil. Les milliers de véhicules qui l'empruntent, avides de vitesse, tissent un arrière-plan fluide, un kaléidoscope klaxonnant. Plus près, mon regard se perd dans le spectacle des flots de piétons qui frôlent, menaçants, le commissariat. D'être ainsi soumise aux cohortes incessantes de passants, j'éprouve avec une rare acuité le caractère précaire de mon existence.

- N'est-ce pas, au fond, l'esprit de revanche, voire de vengeance qui vous anime ? reprend, l'air pensif, l'enquêteur, caressant machinalement son dictaphone.

- Vous avez une grande connaissance des motivations humaines, commissaire...

- Oh ! Très modestement, très modestement, vous savez ». D'un geste circulaire, il désigne la foule des promeneurs pressés qui encerclent notre frêle esquif et se tourne vers moi, inquisiteur. « Je suis amené, de par mon métier, à faire avouer aux individus les plus déterminés les raisons de leurs actes. Mais, ce qui m'étonne à chaque occasion, c'est de constater qu'ils paraissent les découvrir, ces raisons, au moment même où je les leur fais avouer...

- Je vois où vous voulez en venir, commissaire... Bien sûr que je souhaiterais être plus forte que mes pulsions, résister à la pente qui nous entraîne tous dans ce cercle de la violence. Cela devrait être d'autant plus possible que le Comité n'est composé que de gens formés à identifier des mécanismes latents qui, malgré nous souvent, nous font agir.

- Et précisément, madame, qu'est-ce qui, selon vous, fait agir les membres du Comité ?
- Je n'y ai pas trop réfléchi jusqu'à présent, mais je pense que pour certains, la participation à ce Comité est un enjeu de carrière, disons, un atout supplémentaire pour ceux dont la place est déjà bien assurée, ou un joker pour ceux qui cherchent à se placer.
- Donc, la violence qui s'exerce entre vous viserait à éliminer des concurrents dans une course aux meilleurs postes ?
- En partie seulement, c'est un élément... Mais je crois qu'il y a aussi, pour certains en tout cas, un enjeu plus profond, une question, si vous voulez, de principe. En accordant leur *imprimatur* à certains textes, les membres du Comité disent implicitement ce qu'est pour eux la vraie sociologie, la vraie science, celle qui dit la vérité.
- Ah ! La vérité... Encore un point commun avec le métier d'enquêteur. Mais en quoi la recherche de la vérité, une noble cause - vous en conviendrez - engendre-t-elle de la violence ? Selon vous, bien sûr.
- Tout vient, selon moi, vous avez raison de le préciser, tout vient de l'intransigeance que certains mettent à faire respecter des principes. Par exemple, des principes concernant la méthode, ce que l'on appelle dans notre jargon, l'administration de la preuve...
- Tout comme nous, dites donc, tout comme nous. Je comprends de mieux en mieux l'enthousiasme de Piot vis-à-vis de la sociologie...
- Enfin, disons, commissaire, qu'il y aurait beaucoup à dire sur le terme de preuve en sociologie. Je parlerais, quant à moi, plutôt de souci de rigueur, d'intérêt à faire connaître certaines pratiques mal connues, ce genre de choses. Or, une fraction des membres du Comité, les plus influents, si vous préférez, usent et abusent de leur aplomb, de leur réputation, pour imposer leur conception extrêmement étroite de la méthode sociologique et, partant, refusent tout ce qui leur paraît dénoter par rapport à la soi-disant neutralité de la science. En somme, ils sont vent debout contre ce qui paraît trop ouvertement engagé, trop critique, trop antisystème, pour simplifier.
- Ah ! Là, je suis plutôt d'accord avec vos collègues. Enfin, si je comprends bien ce que vous dites. Une revue scientifique n'est pas un tract militant.
- Vous parlez exactement comme la fraction hégémonique du Comité, monsieur le commissaire. Encore un point commun avec la police, si j'ose dire. Mais, peu importe au fond... Ce qui compte, c'est qu'au lieu de faire preuve d'exigence, une partie du Comité se montre intransigent. Cette posture donne d'ailleurs le ton des débats, personne ne voulant apparaître comme trop laxiste, on assiste à une surenchère. Et à quel résultat aboutit cette escalade des intransigences ? À un compromis bancal sur le plus petit commun dénominateur.
- C'est-à-dire ? Je ne vous suis plus, là...
- Et bien, je veux dire qu'à force de demander aux auteurs - car, il n'y a pas que les membres du Comité, vous vous rappelez, il y a aussi les chercheurs qui nous envoient, pleins d'espoir, leurs textes - donc, à force de modifier leur texte pour complaire aux intransigences en compétition, après plusieurs versions successives, les auteurs livrent des articles se caractérisant par leur manque d'audace, face aux enjeux sociaux, voire, pour certains, par leur insignifiance. »
- Tandis que le lieutenant Piot revient avec la cafetière, et que les passants alentour commentent cette propension des fonctionnaires à faire durer la pause, le commissaire poursuit.

- Très bien, très bien, je vois... Donc, selon votre témoignage, le Comité connaît en son sein des tensions importantes. Mais ce qui m'intéresse, c'est avant tout de savoir si cette violence était particulièrement le fait du professeur Raymond ? »

Comme je tarde à répondre, Dimitri Piot intervient.

- En d'autres termes, nous aimerions savoir si, selon vous, l'un des membres du Comité en voulait plus particulièrement à la victime ».

Après un instant de réflexion, il surenchérit, tout étonné de ce qu'il vient de réaliser :

- D'ailleurs, en un certain sens, d'après ce que vous nous avez dit, si quelqu'un pouvait réagir agressivement, c'est vous, n'est-ce pas ? »

Lendorf se lève, mais dans l'impossibilité de faire les cent pas, il se rassoit aussitôt, non sans faire osciller l'*open space* mobile.

- Dites-moi, lieutenant, cela fait-il partie de vos techniques d'enquête accélérée ? Madame n'a pas dit que la violence au sein du comité était exercée par le professeur Raymond, n'est-ce pas ? D'ailleurs, comment se comportait-il avec vous, avec les membres du Comité ? ».

- Le plus souvent, la violence n'était exercée par personne en particulier. Et puis, je ne suis même pas sûre que l'on puisse vraiment parler de violence. Il faudrait interroger les autres participants. Je vous le répète, je suis sous le choc et mes perceptions sont sans doute exacerbées ».

En réalité, je me souviens d'avoir, plus d'une fois, songé à me retirer définitivement du Comité, d'en avoir parlé avec certains amis, mais pas d'avoir souhaité la mort de qui que ce soit. Une sonnerie retentit, interminable, persistante, agaçante. Personne d'autre que moi ne semble l'entendre. Je m'apprête à leur demander si ce n'est pas leur téléphone, mais le bruit cesse.

- Bien, excellent ce café, lieutenant, excellent. La sociologie, ah ! Maintenant que j'y pense, je crois bien que c'est la dernière lubie de ma fille, reprend le commissaire. Si je me souviens bien, elle m'a parlé de son intention de changer d'orientation. Vous en pensez quoi, vous, des études de so-cio-lo-gie ?

- Tout dépend de ce que votre fille a l'intention d'en faire, de la sociologie. Si c'est pour en faire profession, alors là, je le lui déconseille.

- Pas étonnant après ce que vous nous avez dit, m'interrompt le lieutenant.

- Mais – continué-je – si c'est pour acquérir un autre regard sur la société, si c'est pour avoir une meilleure intelligence de ce qui se passe autour d'elle, alors pourquoi pas ? »

On vient de faire monter dans le bus trois jeunes hommes encagoulés et le véhicule tangué vers l'avant. Je les aperçois au travers du prisme déformant des vitres en plexiglas.

- Ah ! Nous allons avoir de la visite, s'exclame le lieutenant, que cette intrusion semble réjouir.

En effet, les trois individus ont été surpris à rôder ce matin autour du bâtiment de l'université où le crime a été commis. Comme ils ne travaillent pas sur les chantiers environnants et qu'ils n'ont pas de carte d'étudiant, leur présence et leur allure ont attiré l'attention des services de police. Si j'ai bien compris, leur cas va être examiné par le lieutenant, dans un autre boxe-bureau. Je reste seule avec le commissaire qui m'affirme ne pas entendre les coups sourds qui me semblent pourtant suffisamment perturbants.

- Peut-être un contrecoup acoustique du choc que vous venez de subir, Madame. Mais j'y pense, vous êtes sans doute épuisée, vous souhaitez rentrer chez vous ? Voulez-vous que nous vous reconduisions à la gare, me propose Lendorf en décrochant le téléphone fixe de son bureau ?

Après quelques instants passés à écouter les propos de son interlocuteur, l'officier, soucieux, le regard rivé à sa table de travail encombrée, abrège brusquement la conversation.

- Je me renseigne... Ou plutôt non, voyez auprès de Piot et tenez-moi au courant ». Excusez-moi, où en étions-nous ? Ah oui, voulez-vous que nous arrêtions là cet entretien informel ?

- Et bien, écoutez commissaire, puisque vous me le proposez, je préfère effectivement me changer les idées. Je rentrerai à pied à la gare, pas la peine de m'accompagner. Merci encore pour le café ».

J'allais me lever, mais de nouveau des coups sourds résonnent à mes oreilles.

- Vraiment, vous n'entendez pas frapper contre une porte, une cloison ?

- J'entends de moins en moins bien, l'âge, vous savez, et donc, non, je n'entends rien, enfin, rien qui ressemble à des coups. Laissez-moi vous raccompagner jusqu'à la sortie de notre *open space* mobile, modeste présent de nos ministres successifs qui ont su initier les forces de l'ordre à la modernité ».

Tout en faisant de nouveau tanguer le véhicule, la volumineuse silhouette de Lendorf me précède. En traversant le bus, nous passons devant le boxe-bureau où Piot, actuellement au téléphone, interroge les trois jeunes, nonchalamment vautrés sur leurs sièges qui, étrangement, ont l'air de participer aux échanges, un gobelet de café à la main. Apparemment très concentré, le lieutenant ne nous accorde pas la moindre attention. Une fois descendu du bus-bureau, au moment de me saluer, évitant de son mieux les piétons pressés, le commissaire me pose une dernière question.

- Entre nous, madame, dites-moi, si l'on devait soupçonner quelqu'un pour le meurtre du professeur Raymond, pensez-vous que ce pourrait être l'un des membres du Comité ? »

Des adoreurs de Krishna passent en psalmodiant. Le commissaire refuse leur collier de fleurs et, tandis que leur cortège orange s'éloigne, laissant flotter dans son sillage des volutes d'encens, cherchant ses mots, sans me regarder, il poursuit.

- Je sais que ce n'est pas facile d'accuser des collègues, et d'ailleurs, vous n'accuseriez personne, vous aideriez simplement la justice...

- Mais, monsieur le commissaire, il s'agit de délation, n'est-ce pas ?

- Tout de suite les grands mots ! Tout comme vous, mais d'une manière légèrement différente, je mène une enquête, voyez-vous. Je cherche la vérité, je m'entretiens avec des témoins, j'accumule des matériaux, j'échafaude des hypothèses... Je crois que c'est comme ça que vous dites, non ?

- Si vous voulez, mais une enquête sociologique ne conduit pas à soupçonner et encore moins à condamner quelqu'un. Et puis, nous gardons l'anonymat de nos sources, qui, notez-le, sont toutes volontaires pour nous accorder un entretien.

- Vous voulez dire que nos méthodes sont un peu plus invasives ? Pensez-vous, nous sommes sous le contrôle du juge, les journalistes nous espionnent. Avec le nouvel *open space* mobile, on peut même soutenir que nos activités sont transparentes. Comment

pourrions-nous échapper au regard du public ? Et puis, rassurez-vous, personne ne saura que c'est vous qui nous avez orienté dans notre enquête ».

Comme je demeure indécise et que je fais mouvement vers le passage protégé le plus proche, le commissaire essaie encore.

- D'après vous, quelle devrait être le premier membre du Comité à interroger ? »

Avant de traverser, mue par une soudaine impulsion, je reviens sur mes pas.

- Ecoutez, monsieur le commissaire, je suis bien entendu déterminée à vous aider à retrouver l'assassin. D'un côté, je n'ai rien vu qui pourrait, objectivement vous être utile. D'un autre côté, je ne sais pas comment vous l'expliquer, mais il est vrai que, dès que vous m'avez parlé du meurtre, j'ai eu une sorte de vision.

- Une intuition sociologique, tente le commissaire, sans doute pour manifester sa capacité d'empathie entre enquêteurs ?

- Si vous voulez, en quelque sorte. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai tout de suite fait le lien avec...

- Avec..., s'impatiente très légèrement le massif Lendorf en sortant son dictaphone.

- Je ne suis sûre de rien, n'est-ce pas, et je n'accuse personne, bien sûr, mais peut-être devriez-vous interroger en priorité Antoinette.

- Antoinette ? Une collègue du Comité ?, déclare le commissaire à sa machine enregistreuse.

- Antoinette de Blignière, elle enseigne à l'Université du sud-ouest.

- Dites-m'en un peu plus sur elle, avant de partir, s'il vous plaît. Le ton s'est fait plus directif, plus autoritaire, le commissaire semble déterminé à en finir.

- Je peux vous donner ses coordonnées, je les ai dans mon sac, dans le dossier du Comité, attendez, je le sors ».

J'entreprends de fouiller dans mon sac à dos, encombré et trop lourd, quand un groupe de touristes chinois me bouscule avec de gigantesques valises à roulettes. Happé par l'une d'entre elles, mon sac tombe sur le trottoir maculé de coulées gluantes. Sous le choc, un objet métallique en sort. Avant que je ne réagisse, le lieutenant Piot se saisit de l'arme, avec ses mains gantées. Je ne l'avais pas entendu arriver, avec le vacarme de la circulation automobile et l'écho des coups frappés que je suis la seule à entendre.

- Drôle d'instrument pour une sociologue. Est-ce avec cet outil-là que vous menez vos enquêtes, madame, s'exclame avec une délectation non dissimulée le lieutenant ? Ou bien n'est-ce pas l'arme avec laquelle vous avez assassiné la victime, reprend le commissaire ?

- Dans mon champ de vision apparaissent les trois jeunes encagoulés qui se révèlent être trois officiers de police banalisés. Ils tiennent des menottes en plastique qu'ils frappent contre des boucliers de bois cloutés.

- Tenez, voyez, ce sont eux qui font ce bruit dont je vous parle depuis le début, ne me dites pas que vous ne les entendez pas. »

Après s'être concertés du regard, les officiers de police resserrent leur cercle autour de moi. L'un d'entre eux, le lieutenant je crois, m'attrape par le bras et me secoue, ravivant la douleur lancinante.

- Depuis le début, madame, nous vous soupçonnions. C'est vous, n'est-ce pas, qui avez organisé cette mise en scène, triomphe le jeune lieutenant qui, de plus en plus ressemble à quelqu'un que je connais ?

- J'avoue que je n'y a pas cru, mais grâce aux techniques d'enquête accélérée de mon jeune collègue, je dois bien reconnaître l'efficacité du *new public management* appliqué à l'enquête criminelle.

- Car, intervient à son tour Piot, ce n'est pas le professeur Raymond dont le corps a été retrouvé sans vie, mais celui d'Antoinette de Blignière ! Avouez-le, madame, vous la détestiez, vous en étiez jalouse, peut-être lui en vouliez-vous d'avoir un tel ascendant sur le Comité.

- Je n'ai tué personne, ce n'est pas moi qui ai tué Antoinette, ce n'est pas moi... »

C'est alors que je me suis réveillée. Mon fils, après avoir vainement frappé à la porte de ma chambre, est entré en me secouant avec sa légèreté coutumière, me sortant de ce cauchemar. C'est à mon fils que ressemble le lieutenant Piot, au point que j'ai cru un instant me réveiller en prison.

- Maman, il est plus de huit heures, tu avais promis de me conduire à l'épreuve de sélection. Ça fait un moment que j'essaie de te réveiller. Tu criais "ce n'est pas moi qui ai tué Antoinette !" Tu as dû faire un cauchemar. Dépêche-toi, je t'ai préparé ton café, tu as encore le temps de m'y conduire. »

Mon fils veut rentrer dans la police nationale et la première série d'épreuves se déroule dans une autre ville, dans un quartier excentré, mal desservi en transports en commun. L'odeur du café finit de me réveiller et je réalise que la réunion du Comité n'a lieu que demain. Dans le fond, si j'ai rêvé cette mort – celle de Franck ou celle d'Antoinette, ce n'est pas clair ? -, si même peut-être en étais-je l'auteur, c'est vraisemblablement parce qu'il m'est arrivé de la souhaiter...

Que reprocher à Frank ? De ne pas avoir fait ce qu'il fallait pour faire taire les malveillants, les intrigants, les pédants ? Et moi, qu'ai-je fait ? N'ai-je pas, tout compte fait, raté l'occasion qui m'était offerte ? Ou n'ai-je été qu'un instrument ? Le respect des autres, je dois le gagner seule, à ma manière. Alors, oui, il est temps de donner ma démission. Entrer dans ce type de relations, où tout n'est que lutte et tension, c'est assurément prendre le risque d'en arriver, sinon au meurtre, tout au moins à des actes regrettables, irréversibles, qui n'ont plus rien à voir avec l'intention initiale qui a pu m'habiter. J'ai mieux à faire dans la vie. Je vais annoncer à Frank que je me retire. Il ne me reste plus qu'à trouver les mots pour le dire.